**RITES DOMESTIQUES HINDOUS**



La vie de l’Hindou, profondément traditionnaliste, est jalonnée de cérémonies domestiques et fêtes familiales. Outre la description et la signification de chacune, on relèvera le sens profond d’éducation civique, civile, sanitaire, contenue dans chaque fête et cérémonie.   
N’oublions que toutes les traditions des peuples remontent à des époques où l’alphabétisation populaire étant incomplète, l’homme apprenait la vie dans des gestes rituels. En ce qui concerne les traditions hindoues, point n’était besoin de créer, par exemple, des Associations écologiques ou humanitaires. Le respect et l’amour de l’environnement, aussi bien naturel que social, s’acquiert dans la sacralisation d’une plante, d’un animal, dans la divinisation d’un héros, etc.…

Avant même sa venue au monde, l’arrivée du bébé est fêtée dans une **cérémonie de premier accouchement appelée** *sîmandam ( ……….en tamoul)* le 7ème mois de grossesse. Dans l’inde du Nord, on désigne ce rite familial par *Garba-Lambhana*. La venue du premier héritier de la famille *(nous verrons plus loin le rôle primordial du fils ainé dans la lignée)* doit être annoncée à la communauté. C’est surtout la joie, la fierté des parents d’annoncer à tous que la jeune mariée était enceinte, donc pas frigide*,(ce qui serait un affront*), surtout à la belle-famille ! On lance des invitations aux parents et amis, exactement comme pour l’anniversaire (*de naissance*) purement occidentale, pas ou peu célébré, dans l’Inde orthodoxe bien sûr.

A chaque civilisation ses traditions ! La cérémonie consiste à asperger de l’eau safranée sur la future maman *(vierge, elle a déjà connu cela le jour de sa nubilité, nous y reviendrons plus loin),* ceci par sept femmes des deux familles qui ont procréé, *(c’est important pour bénir la maman du bébé à naître).* Pourquoi sept femmes ? Chaque tradition religieuse a ses chiffres magiques, n’est-ce pas ! Un repas frugal, toujours végétarien, sera servi pour remercier les invités. Dans les campagnes du *Tamil Nadu* (Pays Tamoul), cette fête est appelée *valaï Kappou*, (*valaï*, diminutif de *valaïyal*, bracelet dans ce mot composé). Les sept femmes retirent les anciens bracelets qui serrent trop la future maman ayant pris de l’embonpoint, pour les remplacer par de nouveaux offerts en cadeaux. (Une fille sans bracelets et boucles d’oreilles n’est pas une indienne, comme plus tard, sans *tâli* au cou, elle n’est pas une femme mariée !). le resserrement des liens familiaux et sociaux, sans oublier la bénédiction des mères de famille pour avoir une longue descendance, est la principale signification de ce rituel.

**La naissance :**

**A la naissance***, la cérémonie de djâtakarma en sanscrit, l’enfant portera le nom recommandé par* l’astrologue de famille qui rédige le *djâdagam,* (l’horoscope de l’enfant), d’après la position de la constellation au moment précis de la naissance, (*une pièce maitresse de son identité familiale qu’on consultera à chaque grand évènement de sa vie). (nous en parlerons lors de la description de la cérémonie de mariage).(*Rappelons simplement ici que l’indien ne porte pas de nom patronymique). L’enfant, fille ou garçon, grandira sans baptême ni concision, excision…comme dans d’autres civilisations. Le seul événement traditionnel qui marquera son enfance, c’est la fête dite *moud’i éd’outtal (****coupe de cheveux****)* dans le Nord de l’Inde. Les dents de sagesse tombent pour repousser, mais les premiers cheveux sont à retirer dans une cérémonie presque religieuse, devant la divinité de famille. (Nous savons que chaque famille a sa divinité préférée dite *coulaï devyam)*. D’abord, c’est un acte sacrificiel, en les offrant à la divinité en remerciement d’avoir donné une descendance, et puis c’est également une mesure d’hygiène corporelle. La mère qui a lavé la tête du bébé naissant, souillée par le liquide plasmique attend ce beau jour pour faire raser la tête de l’enfant et la voir vite se garnir de beaux cheveux.(*on n’insistera pas assez de souligner, et à chaque occasion, cet aspect de l’éducation hygiénique inculque à la famille par le biais des cérémonies familiales et religieuses)*. La coutume veut qu’on lave ce jour-là la tête rasée avec de l’eau safranée antibiotique, pour frotter ensuite avec de l’eau diluée dans la pâte de santal, un calmant parfumé, même si l’on dispose des produits chimiques modernes. Cette fête est célébrée avec pompe, avec musique traditionnelle jouée par des professionnels, au bord d’un fleuve où seront jetés les cheveux, quand on ne peut pas se rendre au temple de Tiroupadi, (*une ville sainte dans le sud de l’Inde célèbre pour cette cérémonie)*.

Le premier jour, quand c’est une fille, on célèbre après le rasage de tête, la cérémonie de **perçage d’oreilles,** *(kâdou kouttou vijâ,* en faisant appel au coiffeur de la famille, à domicile ou au temple. Après l’office spécial, la fillette portera ses premiers boucles d’oreilles, en oubliant la douleur du percing.   
Pour la fille, la deuxième **fête** en son honneur, le jour de sa **nubilité**, est le *mandjâ tanni* littéralement, *l’eau safranée*. C’est une cérémonie familiale très importante pour la fille, célébrée même dans les familles les plus pauvres. Les cartes d’invitation sont envoyées aux parents pour faire part de la majorité sexuelle de l’adolescente et de les aviser qu’on a une fille à marier bientôt. L’essentiel de la cérémonie consiste à asperger la fillette de l’eau safranée, de la tête aux pieds, acte de purification après la souillure de la première menstruation. (*avant l’usage courant des couches-culottes, pendant la période des règles, la femme « impure » était tenus à l’écart des activités quotidiennes ! elle n’a pas accès au Kovil, maison de Dieu, la pagode)*. Bien que contraignante cette cérémonie, la fille y participe avec joie, adorant être dévisagée par les futurs prétendants à demander sa main. Auparavant, l’astrologue a tracé l’horoscope de nubilité, à partir de la date et heure précises de l’événement, pièce qui sera consultée avant le mariage, instruisant les spécialistes sur la « nature » de la femme qu’elle est devenue, tout au moins physiquement.

**Le mariage** :

**Le mariage** *vivaya en hindi et tiroumanom en Tamoul*, le plus souvent arrangé par les parents, (*l’amour vient après le mariage chez les indiens !)*, est célébré en trois temps.

En occident, on ne connait qu’un seul mariage « *love marriage en anglais*». Outre ce mariage d’amour, le *Gandharva*en hindi, plutôt rare en Inde et qui se fait par consentement mutuel des époux sans intervention des parents et où de la jeune fille choisit elle-même son époux, on compte, dans les traditions hindoues sept autres sortes de mariages dont certains ne sont plus d’actualité, heureusement, tel le mariage des enfants, les parents s’entendant dès leurs naissances et le mariage consommé après l’âge de la puberté de la fille.et les mariages inter castres sont de plus en pkus à la mode depuis longtemps.

Dans le mariage de raison on ira d’abord voir la fille. C’est la recherche de la « **fiancée** ».le tabou de la virginité de la fille étant très ancrée dans la société hindoue, ses parents dépêchent un messager, le plus souvent un Brahmin (*prête hindou*), versé dans l’astrologie qui collectionne les horoscopes des filles et des garçons à marier. Le jour fixé, toute la famille du garçon est invitée chez la fille. Dans un premier contact verbal, les jeunes se font déjà une idée de la suite des événements. Et puis, les femmes, mères, tentes, sœurs du garçon font passer à l’adolescente des tests culinaires, musicaux, intellectuels….Qui, mieux que la mère ou la sœur, connait mieux le genre de femme souhaitable au garçon ! Le plus souvent, elles ont déjà vu la fille dénudée lors de sa fête de *mandjâ tanni*. (On aurait décelé, ce jour-là, des infirmités ou handicap physiques quelconques, ce n’est le cas, parce qu’on a choisi de venir voir la fille ! N’oublions pas que l’indienne est drapée de *sâri* qui lui couvre le corps).

Chaque cérémonie hindoue, en plus de l’apprentissage de la vie dans une hygiène parfaite, a un but précis, voyez-vous. Aorès le repas convivial, chaque famille a pris sa décision.Si le garçon n’est pas satisfait, on ira voir une autre fille, une autre encore…Dans le cas de satisfaction mutuelle, on fixe la date officielle en mariage, (les fiançailles en Occident, décision revenant au père, à défaut, au fils aîné qui a « droit de véto » dans toute décision concernant les cadets, mariage poursuite ou non de la petite sœur….dans la famille indienne essentiellement patriarcale.

Dans une autre fête familiale donc, « **la promesse de mariage** » on se met d’accord sur la dot que doit apporter la jeune fille, les modalités des festivités, etc.…et, dans une cérémonie solennelle et pompeuse aussi coûteuse que le mariage, aux frais de la fille bien sûr, devant les parents et amis, on échange des présents et le Brahmin fixe la date du mariage en consultant le calendrier tamoul, et le mariage est conclu.

Auparavant, le Brahmin a comparé les horoscopes des futurs mariés et donné son accord indispensable pour le bon déroulement de cette cérémonie de demande en mariage. L’horoscope, sorte d’empreinte génétique, renseigne sur beaucoup d’aspects de la « *nature* » de l’homme. Dans le *râci palane* qui se dit dans le Nord de l’Inde *râshi bala*, comparaison des signes zodiaques qui sont les mêmes qu’en Europe, non seulement, fera connaître si le garçon bélier « *par exemple* », fera bon mari pout une fille taureau…, on comprendra par exemple, dans les renseignements sur le *yoni*, sex de la femme, se le couple va fonder une famille nombreuse ou non, etc.…de nos jours, on consulte le gynécologue. Toute tradition est censée d’ignorer la modernité, n’est-ce pas ! Le mariage lui-même peut durer de trois à sept jours, selon la situation financière des familles. Le mariage hindou est obligatoirement un **mariage religieux** célébré devant Dieu qui unit les jeunes pour la vie.

*(Le Divorce**ou la répudiation n’existe pas dans la tradition hindoue. De même le remariage de la veuve est impensable, chez les hindous.)*

Le soir de la veille du mariage, les deux familles assistent dans un temple à une *poudja* (office) où le Brahmin (*le prêtre hindou*) demande la bénédiction divine.  
  
Après cela, le futur marié participe à une splendide précession dans le quartier, autrefois dans un char décoré, de nos jours dans une voiture décapotable richement ornée de guirlandes de fleurs et de lampions électriques, procession précédée par des musiciens jouant des morceaux consacrés à cette occasion. L’entourage vient saluer et féliciter le garçon, et c’est l’occasion pour d’éventuelles oppositions à ce mariage, par exemple, déception d’un prétendant précédent…

De retour à la maison de la fiancée, parents et amis assistent à un concert ou à une séance de danse classique, durant une bonne partie de la nuit. Dans la cérémonie de mariage, le moment le plus important de la cérémonie est le *port du tali*, le cordon sacré que le garçon attache au cou de sa femme qui le gardera tant que son mari reste vivant *(correspondant à l’anneau nuptial chez d’autres peuples)*.

Au fond du salon de la demeure du garçon ou dans la salle de réception que certains hôtels loent à cet effet, est aménagé un *pandal*, sorte de tonnelle richement travaillée dans un décor hollywoodien, sont assis côte à côte les futures mariés dans leurs habits traditionnels de noce, accompagnés du garçon et de fille d’honneur. Faisant face à eux et tournant le dos à l’assistance, s’assoit en tailleur le Brahmin à côté d’un grand pot de fleurs où sont plantés un jeune arbre et une plante grimpante s’enroulant autour de l’arbre, symbole de l’union parfaite du futur couple *(l’arbre représente le marié et la plante grimpante la mariée).* Le Brahmin officie dans une longue incantation, se seravnt des ingrédients déposés autour de lui, noix de coco, feuilles de bétel, fruits, camphre, etc.etc… *(on a encore le temps de s’opposer au mariage, sinon on se tait à tout jamais !*). Après le rituel de bénédiction des parents, le garçon attache le *tali*, cordon sacré tendu par le Brahmin, au cou de la mariée. Et toute l’assistance applaudit en lançant des pétales de rose. Les mariés sont unis pour la vie, devant Dieu. Après l’offrande des cadeaux par les parents et amis, le couple se retire. Suit un repas de noce très copieux avec les mariés. Chez les hindous de Pundjab *(Nord de l’Inde*), marqués encore par l’influence arabo-persane, seul le garçon siège devant l’assistance, une autre cérémonie se déroulant dans une pièce avoisinante avec la future mariée que le garçon n’a jamais vue, comme dans le mariage musulman. L’Inde étant surtout une Fédération d’Etat créés sur critères linguistique, après l’indépendance du Pays, la diversité des traditions hindoues tient au fait qu’elle est le résultat des civilisations des peuples de cultures et de races diverses formant une Nation par leur mode de vie et de pensée communes. Nous le constatons également, plus loin, dans la description des funérailles.

Les parents proches prépareront les jeunes mariés à la *nuit de noce*. Le soit même du mariage, dans un cérémonial gai et joyeux, les sœurs et copines des mariés les conduisent jusqu’à la chambre nuptiale où les victuailles et un lit décoré de guirlandes les attendent. Après les plaisanteries et souhaits de Bonne Lune de Miel, on ferme la chambre. L’astrologue ayant fixé la date faste du mariage, après l’étude des deux horoscopes lui renseignant le moment propice pour la procréation, parents et amis se retireront en pleine satisfaction. On se marie pour assurer une nombreuse descendance, n’est-ce pas !c’est ce que Abraham, Moïse puis Mahomet l’ont enseigné à d’autres peuples !

**La mort** :   
Après la vie, la **mort**. L’Hindou incinère le défunt depuis toujours, même si quelques rares fouilles archéologiques ont décelé, dit-on, des ossements, en position assise. Mais, il est vrai qu’il existe encore dans le Nord de l’Inde, la tradition des Parsis d’exposer le cadavre en plein air, après les funérailles, pour que des aigles sacrés viennent le dévorer, comme quoi rien n’est perdu, même après sa mort ! On retrouve cette habitude dans la diaspora Trinidadienne (L’île *de Trinidad* *où est implantée une assez forte communauté des originaires et descendants du Nord de l’Inde, est située entre la Guyane et Cuba).*   
Lacrémation pratiquée par la majorité d’hindous et presque dans toute l’Inde est l’ultime don de soi à Dieu dans le feu sacrificiel, l’âme s’élevant au ciel, avec la fumée.   
Après les chansons funèbres (*oppari*) exécutées par des pleureuses recrutées à cette occasion, on procède d’abord au lavage du corps du défunt, toujours avec de l’eau safranée où sont trempées des feuilles de plantes sacrées, en présence des parents proches et amis de la famille. (*Encore un geste significatif dans les relations entre Hindous recherchant toujours l’approbation et la collaboration des autres, indispensables pour le bon déroulement de la cérémonie).* La procession de la dépouille mortelle, sans les femmes, avec musique spéciale, en jetant, par brassées, du riz, du sel et autres ingrédients sur le chemin menant à sa dernière, se fait dans un silence dévotionnel. Au cimetière, situé toujours loin des agglomérations, on dépose le cadavre sur le bûcher déjà préparé avec du bois de santal le plus souvent. Après prières et chants funèbres, le fils aîné du défunt, à défaut, son frère ou oncle, qui s’est rasé la tête et la barbe fait la circumambulation du bûcher et à l’aide d’une torche, présentée par l’officiant, allume le bûcher. *(L’antique tradition*  *de Sâti où la reine veuve fut immolée sur le bûcher du marifut abolie par les Anglais, dans les années 1800, comme quoi la colonisation a laissé quelques bons souvenirs aussi)*. E lendemain matin, on y retourne pour le ***pâl tellital*** (*pal*, lait et *tellital* répandre). Le fils aîné du défunt (*si décès, c’est le père*) verse du lait béni par le *poûsali*,(prêtre) , sur les cendres encore chaudes. On recueille un peu de cendre et l’on se dirige en petite procession vers un fleuve ou un plan d’eau proche pour l’y jeter, en laisser flotter un lampion à huile domestique sur une feuille de *vèppaï ilaï* (feuille de *vèpèlè* sacralisée), après une courte prière.  
dans les grandes agglomérations, il existe maintenant des crématorium à four électrique, où l’on garde une poignée de cendre dans un vase fermé que l’on ira jeter, le plus tôt possible dans le Gange, fleuve sacré situé à Bénarès. Le 16ème jour, on organise la cérémonie de *karoumâdi*, en les proches, pour leur offrir, en mémoire du défunt, un repas, cette fois-ci pas obligatoirement végétarien, avec des plats préférés du défunt. Celui qui a allumé le bûcher, (*le père ou le fils aîné*) attendra ce jour pour se raser la barbe laissée pousser pendant l’incinération. C’est la fin du deuil. Et chaque année, à la date du décès, on fête **l’anniversaire de la mort**, le *dévacham*. Dans la philosophie hindouiste, le *dévash* désigne la période de transition avant son entrée au paradis, (*Môtcha* ou Royaume de Dieu). Un temps que les parents essayent de réduire chaque année, par des prières (*Purgatoire est un lieu, une salle d’attente, avant le passage éventuel au paradis pour les Chrétiens)*. Devant la photo du disparu accrochée dans le salon que l’on orne, pour la circonstance, des guirlandes de fleurs naturelles, les parents du défunt fon un *pad’ayal*. Un repas, comme c’était pour le *Karoumâdi* sera consommé par la famille. Ce jour-là, dans le *pad’ayal*, offrande sur feuille de bananier devant la divinité dans chaque cérémonie religieuse, (ici, devant la photo du défunt, on ajoutera un morceau de tissu noir, couleur de la *déesse gardienne du cimetière* qui vit dans le noir en forêt).   
Pour les Hindous qui vénèrent les ancêtres, se souvenir des vieux parents, c’est ne pas oublier les traditions à transmettre aux générations futures. Le noir n’est pas signe de deuil des Hindous qui portent des vêtements tout blancs, couleur de la pureté, pendant les cérémonies. Dans la diaspora établie à l’Etranger, on fêtera les anniversaires de naissance des personnes vivantes et les anniversaires de mort des parents disparus.

Saminadin LOGANADIN